

# La mort du duc de Berry

Le Meurtre, d'une main violente, brise les liens Les plus sacrés, La Mort vient enlever le  
jeune homme florissant, Et le Malheur s'approche comme un ennemi rusé Au milieu des  
jours de fête. Schiller.

## I.

Modérons les transports d'une ivresse insensée ;  
Le passage est bien court de la joie aux douleurs ;  
La mort aime à poser sa main lourde et glacée  
Sur des fronts couronnés de fleurs.  
Demain, souillés de cendre, humbles, courbant nos têtes,  
Le vain souvenir de nos fêtes  
Sera pour nous presque un remords ;  
Nos jeux seront suivis des pompes sépulcrales ;  
Car chez nous, malheureux ! l'hymne des saturnales  
Sert de prélude au chant des morts.

## II.

Fuis les banquets, fais trêve à ton joyeux délire,  
Paris, triste cité ! détourne tes regards  
Vers le cirque où l'on voit aux accords de la lyre  
S'unir les prestiges des arts.  
Chœurs, interrompez-vous ; cessez, danses légères ;  
Qu'on change en torches funéraires  
Ces feux purs, ces brillants flambeaux ; —

Dans cette enceinte, auprès d'une couche sanglante,  
J'entends un prêtre saint dont la voix chancelante  
Dit la prière des tombeaux.

Sous ces lambris, frappés des éclats de la joie,  
Près d'un lit où soupire un mourant étendu,  
D'une famille auguste, au désespoir en proie,  
Je vois le cortège éperdu.  
C'est un père à genoux, c'est un frère en alarmes,  
Une sœur qui n'a point de larmes  
Pour calmer ses sombres douleurs ;  
Car ses affreux revers ont, dès son plus jeune âge,  
Dans ses yeux, enflammés d'un si mâle courage,  
Tari la source de ses pleurs.

Sur l'échafaud, aux cris d'un sénat sanguinaire,  
Sa mère est morte en reine et son père en héros ;  
Elle a vu dans les fers périr son jeune frère,  
Et n'a pu trouver des bourreaux.  
Et, quand des rois ligués la main brisa ses chaînes,  
Longtemps, sur des rives lointaines,  
Elle a fui nos bords désolés ;  
Elle a revu la France, après tant de misères,  
Pour apprendre, en rentrant au palais de ses pères,  
Que ses maux n'étaient pas comblés.

Plus loin, c'est une épouse... Oh ! qui peindra ses craintes,  
Sa force, ses doux soins, son amour assidu ?  
Hélas ! et qui dira ses lamentables plaintes,  
Quand tout espoir sera perdu ?

Quels étaient nos transports, ô vierge de Sicile,  
Quand naguère à ta main docile  
Berry joignit sa noble main !  
Devais-tu donc, princesse, en touchant ce rivage,  
Voir sitôt succéder le crêpe du veuvage  
Au chaste voile de l'hymen ?

Berry, quand nous vantions ta paisible conquête,  
Nos chants ont réveillé le dragon endormi ;  
L'Anarchie en grondant a relevé sa tête,  
Et l'enfer même en a frémi.  
Elle a rugi ; soudain, du milieu des ténèbres,  
Clément poussa des cris funèbres,  
Ravaillac agita ses fers ;  
Et le monstre, étendant ses deux ailes livides,  
Aux applaudissements des ombres régicides,  
S'envola du fond des enfers.

Le démon, vers nos bords tournant son vol funeste,  
Voulut, brisant ces lys qu'il flétrit tant de fois,  
Epuiser d'un seul coup le déplorable reste  
D'un sang trop fertile en bons rois.  
Longtemps le sbire obscur qu'il arma pour son crime,  
Rêveur, autour de la victime  
Promena ses affreux loisirs ;  
Enfin le ciel permet que son vœu s'accomplisse ;  
Pleurons tous, car le meurtre a choisi pour complice  
Le tumulte de nos plaisirs.

Le fer brille... un cri part : guerriers, volez aux armes !

C'en est fait ; la duchesse accourt en pâlisant ;  
Son bras soutient Berry, qu'elle arrose de larmes,  
Et qui l'inonde de son sang.  
Dressez un lit funèbre : est-il quelque espérance ?...  
Hélas ! un lugubre silence  
A condamné son triste époux.  
Assistez-le, madame, en ce moment horrible ;  
Les soins cruels de l'art le rendront plus terrible,  
Les vôtres le rendront plus doux.

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse ;  
Un Bourbon va rentrer au sein de ses aïeux ;  
Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse ;  
Car ta main doit fermer ses yeux !  
Il a béni sa fille, à son amour ravie ;  
Puis, des vanités de sa vie  
Il proclame un noble abandon ;  
Vivant, il pardonna ses maux à la patrie ;  
Et son dernier soupir, digne du Dieu qu'il prie,  
Est encore un cri de pardon.

Mort sublime ! ô regrets ! vois sa grande âme et pleure,  
Porte au ciel tes clameurs, ô peuple désolé !  
Tu l'as trop peu connu ; c'est à sa dernière heure  
Que le héros s'est révélé.  
Pour consoler la veuve, apportez l'orpheline ;  
Donnez sa fille à Caroline,  
La nature encore a ses droits.  
Mais, quand périt l'espoir d'une tige féconde,  
Qui pourra consoler, dans sa terreur profonde,

La France, veuve de ses rois ?

À l'horrible récit, quels cris expiatoires  
Vont pousser nos guerriers, fameux par leur valeur !  
L'Europe, qu'ébranlait le bruit de leurs victoires,  
Va retentir de leur douleur.  
Mais toi, que diras-tu, chère et noble Vendée ?  
Si longtemps de sang inondée,  
Tes regrets seront superflus ;  
Et tu seras semblable à la mère accablée,  
Qui s'assied sur sa couche et pleure inconsolée,  
Parce que son enfant n'est plus !

Bientôt vers Saint-Denis, désertant nos murailles,  
Au bruit sourd des clairons, peuple, prêtres, soldats,  
Nous suivrons à pas lents le char des funérailles,  
Entouré des chars des combats.  
Hélas ! jadis souillé par des mains téméraires,  
Saint-Denis, où dormaient ses pères,  
A vu déjà bien des forfaits ;  
Du moins, puisse, à l'abri des complots parricides,  
Sous ces murs profanés, parmi ces tombes vides,  
Sa cendre reposer en paix !

III.

D'Enghien s'étonnera, dans les célestes sphères,  
De voir sitôt l'ami, cher à ses jeunes ans,  
À qui le vieux Condé, prêt à quitter nos terres,  
Léguait ses devoirs bienfaisants.

À l'aspect de Berry, leur dernière espérance,  
Des rois que révère la France  
Les ombres frémiront d'effroi ;  
Deux héros gémiront sur leurs races éteintes,  
Et le vainqueur d'Ivry viendra mêler ses plaintes  
Aux pleurs du vainqueur de Rocroy.

Ainsi, Bourbon, au bruit du forfait sanguinaires,  
On te vit vers d'Artois accourir désolé ;  
Car tu savais les maux que laisse au cœur d'un père  
Un fils avant l'âge immolé.  
Mais bientôt, chancelant dans ta marche incertaine,  
L'affreux souvenir de Vincennes  
Vint s'offrir à tes sens glacés ;  
Tu pâlis ; et d'Artois, dans la douleur commune,  
Sembla presque oublier sa récente infortune,  
Pour plaindre tes revers passés.

Et toi, veuve éplorée, au milieu de l'orage  
Attends des jours plus doux, espère un sort meilleur ;  
Prends ta sœur pour modèle, et puisse ton courage  
Etre aussi grand que ton malheur !  
Tu porteras comme elle une urne funéraire ;  
Comme elle, au sein du sanctuaire,  
Tu gémiras sur un cercueil ;  
L'hydre des factions, qui, par des morts célèbres,  
A marqué pour ta sœur tant d'époques funèbres,  
Te fait aussi ton jour de deuil !

IV.

Pourtant, ô frêle appui de la tige royale,  
Si Dieu par ton secours signale son pouvoir,  
Tu peux sauver la France, et de l'hydre infernale  
Tromper encor l'affreux espoir.  
Ainsi, quand le Serpent, auteur de tous les crimes,  
Vouait d'avance aux noirs abîmes  
L'homme que son forfait perdit,  
Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance ;  
Une femme apparut, qui, faible et sans défense,  
Brisa du pied son front maudit.

Février 1820.

Victor Hugo (1802–1885)